

Le pape François, agent de progrès et de changement ?

Denise Couture et Marco Veilleux

Numéro 787, novembre–décembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, D. & Veilleux, M. (2016). Le pape François, agent de progrès et de changement ? *Relations*, (787), 12–13.

L'attitude humble et les prises de position anticapitalistes et écologistes du pape François font souffler un vent de fraîcheur sur l'Église catholique, qui semble ainsi se rapprocher des pauvres et des mouvements sociaux luttant pour la justice sociale. Mais le pape argentin, qui dirige une Église fortement patriarcale et hiérarchique, peut-il vraiment être un agent de changement ? Nos auteurs invités en débattent.

La popularité du pape François sert d'écran au régime d'apartheid des femmes prôné par le Vatican.

Denise Couture

L'auteure est professeure à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal

On aime aimer le populaire pape François. Les gens de la gauche aiment le considérer comme un pape progressiste, particulièrement sur les questions sociales, mais parfois même concernant les rapports entre les hommes et les femmes. Or, j'affirme que l'on se fait une image illusoire de François. Sous une attitude avenante, il soutient en effet une politique de domination au détriment, particulièrement, des femmes et des minorités sexuelles.

Reconnaissons un fait: le pape François dirige une institution qui prône un régime d'apartheid des femmes aux effets néfastes immenses sur les vies et sur les droits des femmes partout dans le monde, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Église catholique romaine. Sa popularité peut faire écran à une critique urgente et nécessaire de la politique du Saint-Siège en ce qui concerne les rapports de sexe.

Une doctrine patriarcale

Jean-Paul II a élaboré en détail la pensée contemporaine du Saint-Siège en la matière sous le vocable de « théologie de la femme ». Celle-ci décrète que Dieu a créé une nature immuable de la femme comme l'autre de l'homme; la femme occuperait la fonction de mère physique ou spirituelle au service des autres; elle serait complémentaire de l'homme.

Cette vision s'exprime dans une séparation des fonctions politiques, sociales et spirituelles des hommes et des femmes (apartheid) dont une exclusion des femmes de la prêtrise et des rôles de direction dans l'Église. Elle établit aussi une politique d'hétérosexualité obligatoire, anti-homosexualité et anti-LGBTIQ. « L'acte sexuel » est permis seulement à l'intérieur du mariage hétérosexuel indissoluble. La contraception et l'avortement sont interdits.

Une telle doctrine patriarcale, édictée par un groupe d'hommes et imposée comme une vérité unique, sert une politique de subordination du groupe des femmes au groupe des hommes.

Certes, il peut paraître abrupt de présenter la position du Saint-Siège de façon aussi tranchante. Les organismes du Vatican la formulent autrement, de manière adoucie et recevable. Ils utilisent plutôt des concepts féministes, inversant leur signification et camouflant l'irrecevable. Ils emploient à profusion l'expression « égalité des sexes », alors qu'ils l'entendent au sens d'une complémentarité dans la différence (séparation) de fonctions par ailleurs égales en dignité. Ils utilisent le concept féministe de « libération de la femme », réemployé au sens de la valorisation du rôle de mère au service des autres. Ils parlent de « lutte contre la discrimination des femmes », mais pour signifier notamment la lutte contre des lois civiles « injustes » permettant l'accès à la contraception ou à l'avortement.

Le pape François et les femmes

Depuis son élection, François a nommé des femmes à des postes de responsabilité au Vatican pour leur contribution spécifiquement féminine. Il utilise une stratégie positive de communication, faisant régulièrement des déclarations positives sur les femmes, comme lorsqu'il a dit

devant la Commission théologique internationale, en décembre 2014, que les femmes en poste de responsabilité « sont comme les fraises dans un gâteau ! Il en faut plus ! », ou encore, en juin 2014, que « la femme est la plus belle chose que Dieu ait créée ».

Ces déclarations – pour le moins discutables – ne s'écartent pas pour autant de la « théologie de la femme » prônée par le Vatican. Pour François, le féminisme représente en effet une menace pour l'identité et pour la dignité de la femme en tant que mère. Il a aussi dit devant des religieuses: « Il ne faut pas tomber dans le féminisme parce que cela réduirait l'importance de la femme » (mai 2016). Cependant, lors d'une rencontre à Rome en septembre 2015, il s'est dit « un peu féministe »...

On construit donc une image trompeuse de François. Nous avons le défi de surmonter l'effet d'écran à la critique que provoque sa popularité, et ce, y compris sur ses positions en matière écologique, socioéconomique et politique qui, d'une certaine façon, peuvent contribuer à maintenir certaines oppressions. Il faut voir, entre autres, comment François relie l'énoncé écologiste « tout est lié » à l'interdiction de l'avortement (*Laudato Si'*, n° 120). Il ne faut pas non plus perdre de vue que le régime de ségrégation prôné par le Vatican est éminemment politique et non seulement une question morale, dimension à laquelle on réduit souvent les enjeux liés aux droits des femmes.

S'il est vrai que certains discours du pape peuvent renforcer des luttes contre des injustices, cela ne suffit pas. Il faudrait construire un mouvement mondial, interne et externe à l'Église, qui vise à faire tomber le régime d'apartheid des femmes promu par le Vatican. ☺

LE PAPE FRANÇOIS, AGENT DE PROGRÈS ET DE CHANGEMENT ?

Si l'Église est une institution lente à réformer, le pape François a une réelle capacité de changement.

Marco Veilleux

L'auteur est délégué à l'apostolat social et adjoint aux communications pour la Province jésuite du Canada français

Récemment, un de mes amis partageait sur Facebook un article rapportant que le pape rejetait l'amalgame entre islam et violence. « Dans presque toutes les religions, il y a toujours un petit groupe de fondamentalistes. Nous en avons nous aussi », affirmait François. Bien qu'agnostique, plutôt anticlérical et de gauche, l'ami en question saluait la justesse du propos.

Depuis l'élection du pape argentin, plusieurs progressistes (croyants ou non) se retrouvent ainsi dans une bien curieuse position. Ils ont carburé pendant des décennies à la dénonciation – nécessaire et légitime – du centralisme, du dogmatisme, du cléricisme et du conservatisme romains. Et voilà maintenant que l'actuel évêque de Rome, sur de nombreux enjeux liés à l'altermondialisme et à la critique du néolibéralisme, devient leur allié objectif. La question se pose donc : le changement est-il réel dans l'Église de François, ou avons-nous affaire à une vaste fumisterie ?

Une réelle capacité de changement

Sur les questions écologiques, économiques et sociales, la posture progressiste du présent pape est indéniable. Dans la foulée de la publication de l'encyclique *Laudato Si'* (sur l'écologie), la célèbre militante et essayiste Naomi Klein ne cachait d'ailleurs pas son enthousiasme : « Si l'une des institutions les plus anciennes et les plus conservatrices du monde peut changer ses

enseignements et ses pratiques aussi radicalement et rapidement qu'essaie de le faire le pape François, alors n'importe quelle institution [...] pourra réaliser le même changement » (*The New Yorker*, 10 juillet 2015).

Effectivement, sous le leadership de François, l'engagement du Vatican s'est nettement intensifié en faveur des mouvements populaires, aux côtés des réfugiés et des exclus, contre la traite humaine, l'industrie de l'armement, le « terrorisme de l'Argent », etc. Il faudrait être d'une mauvaise foi totale pour le nier. Mais ce nouvel activisme de gauche se traduit-il aussi, à l'intérieur de l'institution catholique, par un changement des normes et des pratiques ? L'analyse devient ici plus complexe.

Un nouvel écosystème ecclésial

La réforme de la Curie romaine (l'administration centrale du Vatican) est bien enclenchée. Le profil des nouveaux évêques commence à s'améliorer. La manière de gouverner est plus collégiale et consultative. Le décorum pontifical s'est grandement simplifié. Toutefois, dans l'Église de François, les femmes continuent d'être exclues de la prêtrise ; l'homosexualité et l'avortement sont toujours des « péchés graves » ; la morale conjugale peine à évoluer. Faut-il conclure que sur ces derniers sujets, rien ne bouge ?

La récente décision du pape de former une commission paritaire sur l'accès des femmes au diaconat, malgré ses limites et ses incertitudes, permet au moins de remettre en mouvement cet enjeu figé depuis des décennies dans l'Église. Son fameux « Qui suis-je pour juger ? » a eu plus d'impact, dans les esprits et dans la lutte contre l'homophobie, que ne pourrait en avoir n'importe quelle modification du catéchisme. Le fait qu'il aborde avec parcimonie le débat sur l'avortement désarçonne bien des milieux de droite

obsédés par cette question. Enfin, son récent document sur le mariage et la famille (*Amoris laetitia*), en référant 35 fois à l'importance du discernement, donne une réelle marge de manœuvre à la conscience des couples en matière de morale familiale.

Alors, si François ne change pas « les doctrines », il est certainement en train de changer « l'écosystème ecclésial » dans lequel ces dernières prennent place et s'interprètent. C'est en cela qu'il amorce des transformations en profondeur.

En parlant continuellement de discernement et de miséricorde, François nous libère d'une logique binaire du permis et du défendu. En revalorisant la collégialité épiscopale et la présence de l'Église à la périphérie, il remet en question le centralisme romain. En lavant les pieds de femmes, de prisonniers, de pauvres ou de personnes musulmanes le Jeudi saint, il critique radicalement les idéologies d'exclusion à l'œuvre dans l'Église et dans le monde.

Par sa façon de mettre l'accent sur des enjeux différents de ceux privilégiés par ses récents prédécesseurs et par ses gestes « révolutionnaires », François amorce de véritables processus de changement qui ont des chances de porter fruits. Il prépare ainsi le terrain pour qu'advienne, dans cette institution lourde et lente qu'est l'Église catholique, l'espace nécessaire aux transformations de demain.

La papauté, que certains considèrent uniquement comme une institution conservatrice et patriarcale, ne disparaîtra pas de sitôt. Alors, puisque le titulaire actuel de la fonction a l'audace « de brasser la cage », il m'apparaîtrait cynique de ne pas s'en réjouir et de ne pas l'appuyer. Après tant d'années sombres et déprimantes dans l'Église catholique, pourquoi bouder notre plaisir ? 🍷